

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Francine Pelletier Signe des temps

Isabelle Crépeau

Volume 16, numéro 1, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Crépeau, I. (1993). Francine Pelletier : signe des temps. *Lurelu*, 16(1), 41–42.



Francine Pelletier

On remarque tout de suite des yeux comme ça. Verts et tranquilles comme un sous-bois. Elle est entrée en souriant, les joues rougies par le vent froid. On s'est présentées, elle riait déjà. Elle rit souvent, et elle a ri tout au long de l'entrevue. Une voix toute en rondeur, pleine de volutes enjouées : Francine Pelletier s'exprime avec simplicité, sans se prendre au sérieux. Sympathique!

Passé composé

Elle raconte qu'elle a toujours voulu écrire. Sa mère et sa tante étaient responsables de la bibliothèque en été. Francine y dévorait tout ce qui lui passait sous la main. Amour, contes, BD et policier, avec une prédilection pour l'aventure... Elle était toute jeune lorsqu'elle a commencé à écrire. Elle confie : «Ce qui me fascinait, c'était le phénomène de la série : aimer un auteur, attendre son prochain livre... être une fan d'un auteur. J'avais envie de vivre ça de l'autre côté... Je rêvais un peu. J'ai commencé à écrire à douze ans.» La première histoire longue qu'elle a terminée, elle l'a écrite lorsqu'elle était en sixième année, à coups d'épisode de dix pages. Mis bout à bout, son récit racontait toute une vie!

Avant de s'intéresser à la science-fiction, elle a mêlé tous les genres. Elle écrivait de tout, elle écrivait beaucoup. Ses parents, conscients des difficultés du métier d'écrivain, l'ont encouragée à terminer ses études. Elle a choisi l'enseignement du fran-

FRANCINE PELLETIER :

Signe des temps

çais. «À l'origine, quand je me suis embarquée dans ces études-là, c'est parce que c'était ce qu'il y avait de plus proche de ma passion : l'écriture. Puis je commençais à être plus réaliste aussi. À vingt ans, je me rendais bien compte que je ne deviendrais pas nécessairement écrivain bien vite.» Mais elle a trouvé des gens pour l'aider.

Complément circonstanciel

Elle s'inscrit à un atelier d'écriture donné par Élisabeth Vonarburg. La dynamique particulière de ces rencontres s'avère déterminante. Elle publie ses premiers textes dans les revues consacrées à la science-fiction et au fantastique : *Solaris, imagine...* «On bénéficiait d'encouragements et d'un encadrement. Les directeurs littéraires des revues lisaient nos articles et nous faisaient des observations. Nos textes étaient aussi commentés dans ces revues, donc on avait énormément de soutien.»

C'est sur l'invitation de Robert Soulières qu'elle écrit un texte pour *Planéria*. «Moi, je ne connaissais pas le milieu de la littérature jeunesse. La première fois que j'ai rencontré des personnes qui y intervenaient, j'ai eu des réactions à propos de mon texte paru dans *Planéria* et ça m'a paru être un environnement aussi stimulant que celui de la science-fiction : je me suis sentie encouragée. J'ai été surprise de recevoir autant de commentaires pour une seule nouvelle, ce qui m'a donné le goût d'écrire. Je ne voulais pas être seulement une touriste et n'avois écrit qu'une seule nouvelle dans le milieu jeunesse.» Elle a donc écrit *Le rendez-vous du désert*.

Depuis, l'écriture de Francine Pelletier n'a cessé d'évoluer. Les personnages qu'elle crée ont de l'envergure : pas étonnant qu'on ne se lasse pas de les retrouver dans plusieurs romans. «C'est ma relation avec les personnages qui compte. C'est parce que je les aime et que je n'arrive pas à dire tout ce que j'ai à dire dans un premier livre que je vais continuer à écrire en faisant une série. En écrivant, je découvre le potentiel d'un personnage, ça me donne le goût de l'exploiter.»

Le féminin singulier

Deux séries – une de science-fiction, l'autre publiée sous l'étiquette «mystère» – mettent en scène deux héroïnes aussi déterminées et audacieuses l'une que l'autre : Arialde et Rafaële. La création de nouveaux modèles féminins est une préoccupation pour

Francine Pelletier : «Cette volonté-là me vient en grande partie des ateliers avec Élisabeth Vonarburg. Régulièrement, dans les rencontres avec les jeunes, les adolescentes viennent me trouver et me disent : "C'est drôle, je n'aime pas la science-fiction, mais j'ai aimé ton roman." La science-fiction, ça peut être autre chose que les histoires de gars que l'on trouvait avant dans nos bibliothèques. Moi, j'essaie – c'est volontaire – de donner des modèles féminins. C'est un réflexe que j'ai tout le temps. Ça m'arrive de placer un personnage en situation de pouvoir et de me demander "pourquoi c'est encore un gars?" J'ai souvent modifié le sexe d'un personnage.»

Elle débusque les clichés et s'amuse à les prendre à contre-pied. «Ça aussi, c'est particulier à la science-fiction. On est à l'affût des lieux communs, des choses ordinaires.» Elle a fait sienne cette attitude qui lui vient des ateliers. Cela exige une relecture rigoureuse : «Je n'ai pas nécessairement une culture pour placer les femmes dans des rôles valorisants. Je suis obligée de me surveiller et j'ai comme une petite voix intérieure qui me dit "oui, mais qu'est-ce que ça donnerait si...?". Ce réflexe me vient des ateliers. Maintenant, je le fais toute seule, comme une grande.»

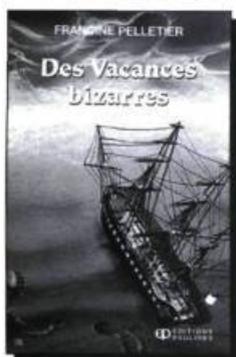
L'imparfait de l'indicatif

Les modes et les étiquettes, elle s'en méfie comme de la peste. Des critiques ont pointé le fait qu'elle parlait beaucoup d'environnement dans ses œuvres, ce qui la met mal à l'aise. «J'ai essayé de m'en éloigner un peu, s'excuse-t-elle. Je ne veux pas "faire vert", je ne parle pas d'environnement parce que c'est la mode. Mais, quand tu situes une histoire dans le futur, tu es obligé de te poser des questions sur le présent, de te demander où tu t'en vas! Cette réflexion fait partie de moi et de l'écriture de science-



fiction.» Bien que l'environnement soit un des thèmes de son écriture, l'écrivaine ne cherche pas à faire la leçon à quiconque. Les héroïnes de ses romans sont simplement attentives au monde dans lequel elles évoluent.

Sur un mode personnel



On remarque, à la lecture des romans de Francine Pelletier, une touche de sobriété et une certaine pudeur du côté des émotions : tout est en nuances et en sous-entendus. Surtout pas de psychologie lourde, encore moins de messages

moralisateurs. Elle rit en avouant : «J'écris des histoires que j'aimerais lire.» Elle explique : «Ceci correspond à ma façon de voir la vie. C'est facile de mépriser les jeunes. Si on leur permet de tomber dans la facilité, oui, ils vont le faire. Mais si on leur en donne la chance, ils vont faire l'effort de lire, de déchiffrer un texte.» Elle ne souhaite pas que ses romans racontent le quotidien, mais c'est en travaillant à la vraisemblance des personnages et à la justesse du ton qu'elle parvient à rendre crédibles ses mondes inventés. «Ce souci correspond à l'apprentissage que j'ai fait de la science-fiction : travailler en vue de la vraisemblance, écrire une histoire qui pourrait arriver, même si elle ne se peut pas, qu'elle se passe dans un futur loin d'ici. Il faut qu'elle soit possible et vraisemblable. Ce résultat cherché déteint sur toute mon écriture, mais c'est au niveau des personnages que cela s'applique le plus.»

Futur simple



La science-fiction permet – voire invite à – une réflexion sur le monde. Il n'y a rien d'apocalyptique dans l'avenir tel que nous l'invente Francine Pelletier. Rien d'utopique non plus. Ici encore, c'est le sens de la nuance qui

prévaut. «Ça, justifie-t-elle, c'est une prise de conscience que j'ai faite, il y a quelques années. Ma grand-mère paternelle est née en 1898. Quand on a eu le premier ordinateur à la maison, je lui ai montré à jouer aux cartes contre l'ordinateur. Tout à coup, je me suis rendu compte de tous les changements qu'elle avait vécus dans la vie : l'électricité, le téléphone, la radio, l'automobile... Pour elle, c'était normal! Elle n'avait pas de révolte vis-à-vis du changement. Les changements se font, mais je ne suis pas sûre que les gens changent. Cela

se fait toujours d'une manière progressive et on l'intègre.»

Attentive à sa propre expérience, l'auteure de science-fiction reste lucide et tranquille face au monde actuel et à son avenir : «On est en 1993. Il y a quelques années, si tu m'avais dit qu'un jour j'allais écrire mes romans à l'ordinateur, je t'aurais ri au nez, parce que moi et les machines, c'est deux choses différentes. Je n'ai vraiment pas l'esprit scientifique : mon ordinateur, je n'y connais strictement rien. Alors, je me dis qu'au fond on finit toujours par accepter les changements. Quand on faisait de la science-fiction il y a quelques années, on imaginait l'an 2000 : le monde complètement transformé, les cités futuristes. L'an 2000, c'est après-demain, ni plus ni moins! Ce ne sera pas vraiment différent : les humains n'auront pas changé. Le futur ne sera ni pire ni meilleur, il va être, tout simplement.» Alors, elle imagine un avenir quelque part entre l'ombre et la lumière. Bien sûr, parfois les événements de l'actualité lui donnent envie de mettre une touche plus sombre, en réaction à ce qui la préoccupe. «Mais, je n'ai pas envie d'écrire un 1984. Un futur vraiment affreux, où les gens marcheraient à la baguette, je n'y crois pas.»

Au conditionnel



C'est avec le même réalisme prudent qu'elle entrevoit son avenir. Elle mesure calmement tout ce qu'il y a d'aléatoire dans sa vie d'écrivaine. «J'ai toutes sortes de projets. J'aimerais écrire une série pour les enfants. Mais c'est

toujours conditionnel à la façon dont je gagne ma vie. Est-ce que je serai encore capable, dans six mois, d'écrire à temps plein? Si ma situation changeait, ça ralentirait l'écriture. On ne peut jamais prévoir.»

C'est à parier qu'elle ne se laissera pas freiner par les difficultés. Cette femme a l'esprit du jeu. Elle se fixe des objectifs élevés et ne se cantonne pas dans la facilité. «Dieu sait que j'ai eu de la difficulté à publier, mais j'ai toujours passé par-dessus les échecs. Quand c'est facile, c'est plat! Après avoir écrit plusieurs romans pour adolescents, l'éditeur en vient à me connaître et, lorsque j'arrive avec un nouveau roman, il y a comme un préjugé favorable. Pour moi, ça constitue un défi : il ne faut pas que je tombe dans la facilité.»

Un adolescent lui a fait remarquer qu'elle n'écrivait pas en dehors des séries. Elle se promet bien de le tenter. Elle vient de terminer un huitième roman chez Paulines, *La bizarre aventure*, où se poursuivent les péripéties de Raphaële, et prépare une suite à *La saison de l'exil*. Elle voudrait bien souligner ensuite son dixième titre d'une manière particulière. Elle désire aussi travailler à un roman pour adultes : «Je vois moins de défis dans l'écriture pour les jeunes, avouet-elle avec une certaine mélancolie. À moins que je décide d'écrire quelque chose de très différent de ce que j'ai fait jusqu'à maintenant.» Elle sourit et hausse les épaules : «Mais on ne va pas transformer la gorge d'un chat pour lui permettre d'aboyer..., lance-t-elle en riant. Je suis à la recherche de nouveaux défis.»



Francine Pelletier a publié pour les jeunes : *La Bizarre aventure*, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1993.

Par chemins inventés, collectif dirigé par F. Pelletier, coll. Clip, Québec/Amérique, 1992.

La saison de l'exil, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1992.

Le septième écran, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1992.

Des vacances bizarres, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1991.

Monsieur Bizarre, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1990.

Le crime de l'enchanteresse, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1989.

Mort sur le Redan, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1988.

Jardins de lumière, Graficor, coll. À nous trois, 1988.

Le rendez-vous du désert, Paulines, coll. Jeunesse-Pop, 1987.

«L'enfant d'Asterman» in *Planéria*, Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes, 1985.

Pour les adultes :

Le temps des migrations, Le Préambule, coll. Chroniques du futur, 1987. (Prix Boréal 1988 du meilleur livre et Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois, 1988, volet nouvelle.)

Francine Pelletier a publié une trentaine de nouvelles dans des revues et des collectifs, de même que du matériel pédagogique chez Graficor.